



© Paul GALAND

PAUL GALAND

Mon plus bel enseignant ? Mon père !

Que reprenez-vous de votre parcours scolaire ? Des enseignants vous ont-ils marqué ?

Paul GALAND : Étant bruxellois, j'ai effectué ma scolarité à Saint-Gilles. En secondaire, j'étais en latin-grec. On m'a fait sauter une classe en primaire, ce que l'on ne devrait jamais faire, selon moi. Cela m'a, un temps, fait perdre le plaisir de l'école. En primaire, un instituteur m'a marqué : un jour, il a voulu offrir un planisphère à un élève « *qui en ferait bon usage* »... Et il a pensé à moi ! Est-ce que cela a eu un rôle déterminant sur la suite ? En tout cas, j'ai eu l'impression d'être quelqu'un, et que je devais devenir ce quelqu'un. Cela m'a donné confiance en moi. Ensuite, j'ai réussi à m'en sortir en secondaire sans faire grand-chose, sans casse, ni éclat. Certains professeurs étaient bons, mais je n'ai gardé qu'une impression assez médiocre de la plupart. J'avais cependant un professeur de dessin qui était un génie de la culture, à qui on pouvait tout demander, quel que soit le domaine artistique. J'ai aussi eu un prof de morale qui

nous donnait un cours sur les religions, ce qui était une très bonne idée, car cela enseigne la tolérance.

Y avait-il des branches que vous préférez, malgré tout ?

PG : Les seules qui m'intéressaient étaient, avec le français, le latin et le grec. Je suis persuadé que ma carrière a été ce qu'elle fut en grande partie grâce à ces deux cours. Ils apprennent la rigueur, à penser logiquement, correctement, à formuler une idée claire. Associés à une bonne mémoire, ils m'ont donné une faculté d'expression très utile dans les débats, pour écrire ou corriger les articles de mes docteurs...

Et comment se sont déroulées vos études supérieures ?

PG : Je me suis inscrit en biologie à l'ULB. Je n'avais pas une vocation particulière de biologiste, mais mes parents n'étaient pas riches, et ces études ne duraient que quatre ans. À l'université, je suis tombé sur quelques professeurs qui ont changé ma vie :

Paul BRIEN, biologiste de renom, qui m'a communiqué sa passion pour la zoologie ; Jean BRACHET, le père de la biologie moléculaire ; Chaim PERELMAN, qui enseignait la logique formelle... Et à un moment j'ai mordu, et découvert que je voulais faire de la recherche. C'est Lucien LEDOUX, alors assistant de BRACHET, qui a éveillé en moi cette vocation. Et plus tard, c'est lui qui m'a pris comme collaborateur quand il a été nommé responsable d'une unité de recherche en radiobiologie au Centre nucléaire de Mol.

Comment vos différentes activités professionnelles se sont-elles emboîtées ?

PG : J'ai commencé par réaliser une thèse de biochimie. Ensuite, j'ai quitté Mol pour la Faculté de médecine de l'ULB. J'y ai fait toute ma carrière, en dirigeant d'abord une petite unité de recherche, puis en héritant de la direction du Laboratoire de Cytologie et Cancérologie expérimentale, jusqu'en 2000, sous mandat de directeur de recherches du FNRS. Et, comme

jeune marié et père d'une petite fille, je ne gagnais pas assez à Mol, j'avais commencé à faire de la télévision, d'abord au *Monde des animaux*, puis, dès 1964, au *Jardin extraordinaire*.

Via cette activité de conseiller scientifique, j'ai été recruté par le WWF-Belgique, dont je suis aujourd'hui vice-président, ce qui m'a permis de rester en contact avec la zoologie. Garder ce lien avec la réalité vivante m'a sans doute conduit à exercer une biologie différente. Et cela m'a aidé à vivre. Comme disait une de mes doctorantes, « *chercher la vérité dans un tube à essai n'est pas toujours excitant !* »

CARTE D'IDENTITÉ

Nom : GALAND

Prénom : Paul

Profession : chercheur, de 1961 à 2000, dans le domaine de la biologie cellulaire, de l'endocrinologie et de la cancérologie ; conseiller scientifique au *Jardin extraordinaire* sur la RTBF

Signe particulier : infatigable globetrotteur, qui fait preuve d'une insatiable curiosité et d'une envie irrésistible de partager ses découvertes

Et que vous apportait la dimension pédagogique de votre activité médiatique, notamment ?

PG : *Le Jardin extraordinaire* m'a permis de donner libre cours à ma vocation pour la vulgarisation scientifique, et cela a eu un impact positif sur mon métier de chercheur. Je pense que si vous n'êtes pas capable de faire de la vulgarisation sur votre sujet de prédilection, c'est que vous ne le comprenez pas pleinement. C'est un bon exercice pour remettre en question vos propres connaissances. Sinon, j'ai donné un cours à l'ULB avec plaisir pendant un temps, mais je préfère donner des conférences sur divers sujets scientifiques ou de société.

En tant que vice-président du WWF, et voyant l'état de notre environnement, le nombre d'espèces en voie de disparition, comment gardez-vous l'espoir d'un changement ?

PG : C'est vrai que c'est terrifiant. En Afrique, il reste 10% de la population des espèces présentes au début du siècle passé ! Mais je garde espoir... Nous sommes arrivés à un stade où les contraintes vont nous imposer les bonnes solutions. L'égoïste le plus

sordide va devoir s'incliner devant la nécessité de changer les choses. Non par générosité, mais par un sens bien compris de son propre intérêt. Les décideurs vont se rendre compte qu'on est arrivé à une impossibilité biologique. La science nous enseigne que la croissance exponentielle ne peut être illimitée, dans un système fini...

Et nous, à notre niveau, que pouvons-nous faire ?

PG : Le WWF souscrit à l'opération « Earth hour » qui consiste à éteindre la lumière pendant une heure, partout dans le monde, au même moment. Certains ont cru qu'il s'agissait d'économiser l'énergie...

Mais non ! C'est un mouvement pour voter : en noircissant sa maison ce jour-là, on vote pour un changement. Et les gens le font par millions ! Le consumérisme n'est pas possible éternellement. Nous pouvons lutter contre la consommation

imbécile, refuser d'acheter n'importe quoi, de suivre toutes les modes. Ceux qui veulent quand même consommer n'en auront de toute façon bientôt plus les moyens.

Quel serait le rôle de l'école, dans ce contexte ?

PG : Les enfants apprennent aujourd'hui à jouer avec ce qui constitue l'arme de la civilisation de demain : l'informatique. La future génération va devoir la gérer de façon intelligente. L'école doit donc en apprendre les dangers, les limites et les risques (ceux de Wikipédia, Facebook, Twitter...), notamment la dépersonnalisation et la perte de sens du réel que cela peut créer. Il y a un combat à mener contre une sorte de pollution intellectuelle grave : tout message est considéré comme un signifiant, ce qui est faux. L'école doit apprendre à faire la différence entre le bruit et le message.

Que retenez-vous de vos différentes expériences ? Que vous inspirent-elles pour l'avenir ?

PG : Grâce à mes métiers et activités connexes, j'ai eu la chance de beaucoup voyager, de voir le monde, de discuter avec des gens un peu partout. J'en ai tiré

un sentiment d'admiration et d'empathie pour l'être humain, pour son courage, son ingéniosité. Dans des pays où les gens n'ont rien de ce que nous tendons à considérer comme le minimum de biens matériels, ils ne se sentent pas aussi malheureux qu'on pourrait le croire. Des systèmes de relations humaines sont possibles et plus vraies sans tablette numérique ! Cela ne veut pas dire qu'il faille les jeter, mais il faut se souvenir que ce n'est pas ça, le bonheur...

Et avec tout ça, vous avez aussi une certaine fibre artistique...

PG : Oui, aujourd'hui je peins à l'huile, à partir de mes photos de voyages. En fait, j'ai dessiné beaucoup quand j'étais jeune, puis j'ai arrêté et j'ai repris sporadiquement. Je n'ai pas suivi de cours, mais mon papa était un vrai génie. Finalement, le plus bel enseignant que j'ai eu, c'est lui ! Il avait une formation scientifique, il était intelligent, il dessinait comme un dieu et possédait un incroyable sens de l'humour. Nous étions cinq enfants, nés entre la crise et le début de la guerre, ce qui ne l'a pas empêché de faire de la résistance. Jamais je ne l'ai vu découragé, il était d'une bonne humeur inoxydable ! Pour nous distraire, il fabriquait un petit théâtre de marionnettes avec une caisse en carton. Pour en réaliser les décors, il m'a enseigné l'art de rendre les matières et la distance. Et à 16 ans, j'ai gagné un concours de tableaux avec un de mes fonds de théâtre.

Dessiner est pour moi un besoin, un moment où je suis seul, en compétition avec moi-même. Je crois que tout le monde a, dans la vie, quelque chose qu'il doit absolument exprimer. La vie est comme un jeu, dit-on. J'ai longtemps cherché lequel la symbolise le mieux... Je pense que ce serait le bridge ! Comme dans ce jeu, on reçoit en naissant des cartes – ici génétiques, culturelles, sociales – qu'il faut jouer du mieux qu'on peut, pour faire au moins les points qu'elles permettent de faire. Et quand je considère ma vie, ce que j'en ai fait, mon œuvre scientifique, je me dis que je n'ai pas trop mal joué mes cartes ! ■

PROPOS RECUEILLIS PAR BRIGITTE GERARD

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Les jeux de l'amour, du hasard et de la mort. Comportement animal et évolution, Racine, 2011

L'humain comme avenir de l'homme, Racines, 2013